

Extraits de

**« PAGES OUBLIEES, légendes
et traditions »**

par Gaston Bonnery, 1909

UNE DIGRESSION VERS SAINT-GEORGES

La route qui se déroule vers Saint-Georges, entre le coteau et le fleuve en amont de la ville de Tours, est charmante, pleine de souvenirs, de sorte que l'on peut faire l'école buissonnière sans trop se détourner de sa direction.



En 1793, lors de la tourmente révolutionnaire, les magistrats municipaux changèrent son nom en celui de « Georges du petit rocher », afin de se complaire entre eux, ils s'apprêtaient à plier leur échine sous l'allure altière des « Grandes roches de Rochecorbon » auxquelles du reste fut réuni leur village par un décret du 2 février 1808.

L'Eglise récemment restaurée se cache au fond d'un petit vallon; sa tour carrée est ornée d'une corniche à figures grotesques. Une « litre » couvre les murs extérieurs en l'honneur de funérailles quasi princières. Quelques entrelacs carolingiens d'une antique ornementation sont encore plaqués sur ses vieilles murailles. A l'abside est une verrière composée de fragments d'un ancien vitrail à plusieurs personnages. La sacristie creusée dans le tuf est ornée des armoiries de Mgr Mathieu d'Ervault 1603-1746. Cette paroisse constituait un fief relevant de l'archevêché de Tours, à foi et hommage simple, et 6 deniers de service annuel.



Une peinture murale recouvre la partie supérieure concave du sanctuaire, on y reconnaît le

Père Eternel entouré des Evangélistes historiens des merveilles de la doctrine de Jésus-Christ, un ange tient entre ses mains un phylactère. Une autre peinture murale recouvrait



Naguère le mur du chevet, elle a disparu lors des travaux de restauration. On y discernait aisément un groupe de cinq soldats, dont le casque en tête se termine en pointe aiguë portant en avant un nasal. C'est le casque normand que les Francs venaient d'adopter, abandonnant l'armure de tête des Légions Romaines. Une calotte de laine protégeait la tête afin d'amortir les coups trop violents des haches d'armes et des masses.

Ce n'est, en effet, qu'au XIII^e siècle que le heaume naît et entre dans la composition de l'armure des chevaliers.

Ce nasal rappelle ces deux vers de Basselin:

*« Il vaut mieux cacher son nez dans un grand verre
Il est mieux assuré qu'en un casque de guerre. »*



Quels étaient ces guerriers ?

Un seigneur Suzerain dont le harnais de guerre était recouvert d'un blason de gueules à trois têtes de léopard, donnant une accolade du plat de l'épée à l'un de ses vassaux. C'est ainsi que se faisait la cérémonie de « l'investiture ». Dans celle-ci on pouvait reconnaître Arthur de Bretagne, qui venait d'être proclamé Roi d'Angleterre dans la Basilique de Saint-Martin à Tours. Or ce prince succédait à son oncle Richard Cœur de Lion, tué si malheureusement le 6 avril 1199, au siège de Chalus. Arthur de Bretagne comme comte de Touraine, élevait par cette Investiture Geoffroy de Brenne, seigneur de Rochecorbon, un des plus puissants seigneurs du royaume; à la dignité de Sénéchal des trois provinces d'Anjou, Maine et Touraine. Le récit des événements de cette époque nous conduirait inutilement à travers de longs et languissants détails d'actions militaires, parfois l'armistice succédait à des opérations entreprises sous le prétexte de quelque offense réelle ou imaginaire, et nous voyons souvent les troupes royales de Philippe-Auguste se heurter aux archers anglais. Non loin de la chapelle à la description de laquelle je me suis laissé entraîner, se voyait le logis, seigneurial; lui aussi était taillé dans le roc, un gigantesque escalier composé d'une centaine de marches partagées en divers paliers éclairés par de larges ouvertures, faisait communiquer la vallée avec le sommet du plateau, ou retentissaient les pas cadencés des soldats mercenaires.



Sur cet escalier monumental, « l'imagination populaire » a broché tout un réseau de fantaisies dans lesquelles on ne doit avoir qu'une confiance limitée. Ainsi l'on raconte que Thibault des Roches, seigneur de Rochecorbon, aussi galant que doué d'un profond savoir, aimait à étendre sa juridiction autour de ses domaines et venait rendre visite à la « Dame de

ses pensées », femme d'une maison illustre que la nature avait doué de toutes les qualités de l'esprit comme de la beauté du corps.

Sybille d'Amboise douce et bonne, mais dont le cœur s'ouvrait pour aimer, favorisa les intrigues de son seigneur et maître.

' La tourelle hautaine d'un pigeonnier, dernier vestige des droits de « fuie ».des anciens possesseurs du pays, porte encore un .cartouche dont la sculpture en saillie représente un dragon.

Sur le territoire de l'ancien fief de Saint-Georges, s'élève aujourd'hui le domaine de Rosnay, avec sa haute futaie et son joyeux vivier. Paul Scarron venait dans sa jeunesse y passer quelques jours chez son oncle, Nicolas Scarron de Rosnay, alors que son père était occupé comme conseiller au Parlement sous Louis XIII.



DE L'EMBLÈME D'UNE MAISON NOBLE AU LIEU DIT «LA GATINIÈRE».

Au flanc du coteau se déroulant sur la vallée du village de Rochecorbon, s'étage une ruche joyeuse d'habitations rurales dont, les constructions à pignons alternent avec les « caves-habitations».



La, est le hameau de la « Gatinière », ou l'attention du touriste est attirée par une pierre armoriée encadrée dans l'épaisseur d'un mur. Dans le champ de l'écu, un oiseau est posé sur deux branches accompagnées de deux roses, et en pointe d'un croissant, une date 1595 figure au-dessus d'une inscription en caractères inconnus.

Antoine Rivarol qui vivait au commencement du XIXe siècle, à l'esprit caustique et prodigue de bons mots, nous dit : « Celui qui créa l'alphabet remit en nos mains le fil de nos pensées et la clef de la nature. »

La bizarrerie des lettres de cette inscription, présente un style lapidaire original, et les caractères dénotent des éléments d'un alphabet inconnu. Ils semblent rappeler les caractères du Bobeloth, fabriquant à plaisir en formes barbares, l'alphabet latin du moyen âge. Les chiffres arabes mêmes présentent deux variétés dans leur forme.

Quant au croissant qui figure au nombre des pièces du blason, il indiquerait une branche cadette, où il se rattacherait aux Valois; le croissant disparaît avec la

Branche qui s'éteint par l'avènement du roi de Navarre.

Diverses hypothèses peuvent être émises:

On peut lire : Servien de Béquassière, l'oiseau étant une bécasse, nous aurions un jeu de mots rappelant la franche gaieté gauloise, un écho du rire large de Rabelais, d'autant plus que le fief de la Bécassière existait outre-Loire.

Si on tient lieu du « sigle » figurant dans le prénom, on peut lire: Sestien pour Sébastien.

Si on procède de la même manière par le « sigle » figurant après la première lettre du nom de famille, on peut lire :

Du Bois Collagny pour Colligny, ou bien encore : du Bois Dauphin.

Nous livrons à nos amis et connaissances, le soin de déchiffrer ce rébus, puisse leur perspicacité y trouver une nouvelle interprétation.

La critique possède ses critères.

LÉGENDE DE LA LANTERNE DE ROCHECORBON.



Parmi les monuments historiques des environs de Tours, est un joyau, connu sous le nom populaire de là Lanterne de Rochecorbon.

C'est une tour svelte, de peu d'épaisseur, faisant partie jadis d'une fortification moyenâgeuse et qui comme une aiguille s'élançait hardiment dans tantôt brûlée l'espace, par le soleil, tantôt lavée par les pluies, mais bravant toujours les intempéries des saisons et les insultes des siècles. - • .

Elle sollicite l'intérêt du touriste, aussi bien que l'attention de l'archéologue. Son origine remonte, en effet, à l'un de ces personnages qui illustrèrent le Comté de Touraine avant sa réunion la couronne, sous Philippe-Auguste, c'est-à-dire, à cette noblesse qui avec le sang transmettait en héritage la foi, le courage et l'honneur.

On raconte que Corbon, sire des Roches, qui vivait au seuil du XI^e siècle, et dont la famille s'illustra par les actions d'éclat dans les Croisades, lui aurait donné son propre nom, de là sa transposition sous le vocable de Rochecorbon.

CE fut aussi un Corbon qui employa, l'un des premiers chevaliers, dans ses chartes, la fameuse formule de « Par la grâce de Dieu », alors réservée aux Princes du sang.

C'est Robert, Seigneur de Brenne, l'un de ses descendants, au commencement du XIII^e siècle, que la légende fait remonter la tour d'observation construite en ce lieu stratégique, tour qui n'a été l'objet d'aucun travail bien sérieux.

Un jour que ce jeune Chevalier rentrait d'une longue chevauchée, il aperçut un aigle dirigeant son vol vers le manoir de ses ancêtres, il banda son arc et abattit l'oiseau. A l'endroit où tomba sa flèche, Robert fit élever audacieusement une tour fanal à l'extrémité du roc qui formait falaise et surplombait la vallée.

L'architecte avec un art prodigieux, avait su mettre à contribution le rocher où la sape et la mine y paraissaient impossibles.

Ce n'est ni un nid d'aigle, ni un repaire de brigands, mais un asile d'un pittoresque, saisissant qui domine la Loire, semant ça et là, ses nombreux bancs de sable d'or.

De cet observatoire, les compagnons de guerre du baron d'Amboise, à la lueur tremblotante de l'immense fanal encensant le ciel, lui envoyèrent chaque jour par les airs les nouvelles du Comté.

Le manoir féodal de la baronnie de Rochecorbon qui se dressait sur le haut du plateau, ne comporte pas une description qui serait aussi malaisée que superflue ; car, il est tombé comme sont tombés tant de châteaux moyenâgeux dans un de ces drames politiques où les féodaux dévoués à leur Suzerain luttèrent les uns contre les autres pour se disputer le pouvoir, luttés qui nous sont parvenues par la tradition et les récits des chroniqueurs, il est certain que les armes étaient la grande jurisprudence des temps, l'arbitraire et la force se mêlèrent à tout.



Les derniers possesseurs furent les seigneurs de Maillé et de Luynes, dont la mémoire est restée vivace dans nos annales tourangelles, mais dont l'historique et l'illustre généalogie ne saurait entrer dans ce cadre.

De cette terre seigneuriale où les invités se donnaient rendez-vous, le bruissement des vents du ciel rend seul un gémissement sourd, comme la plainte vaine du passé sur des splendeurs disparues. Aujourd'hui tout est vide et silencieux.

Sur ces hauteurs où des feux brûlaient naguère, viennent se reposer des hôtes éphémères, des oiseaux nocturnes troublant seuls de leurs appels lugubres, ou de leurs roulades mystérieuses la paix de la nuit; ils aiguissent leur bec, dévorent d'innocentes victimes dont les

ossements dépouillés de leur chair tombent à l'intérieur de la cheminée, comme en un immense charnier dissimulé sous une épaisse chevelure d'arbustes épineux.
 Rien de mélancolique hélas! Comme le souvenir d'une grandeur déchue, ensevelie dans la poussière des ruines : sous la rafale du vent qui passe, on dit, que
 Comme le cerf altéré soupire après les sources d'eau, les Ames des défunts affranchis des biens terrestres y tiennent leur cour ainsi qu'autrefois, et disparaissent
 Légères et gracieuses dans un arc-en-ciel dont la courbe aérienne forme un pont diaphane et radieux, entre le ciel et la terre.



ROCHECORBON (I.-et-L.). — Ancien Château-Fort construit au XI^e siècle et restauré au XV^e, dont il ne reste aujourd'hui que la partie sud (lanterne).

Vue d'en bas, la lanterne de Rochecorbon semble être taillée dans un même bloc qui s'effrite sans cesse, n'offrant plus au regard fasciné que les assises de quelques gros murs démantelés. Un sentier en lacet permet de monter au faite du plateau, d'où l'on accède facilement à la base de la tour. Tout a été saccagé, pillé, incendié; les matériaux épargnés ont été utilisés dans l'étendue du pays, et cependant tout rayonne de souvenirs et il circule toujours les histoires légendaires des hautes promesses des anciens maîtres de cette demeure, jadis inaccessible aux manants, et que nous, voyageurs, Nous visitons avec une admiration et un respect avertis.

Ces ruines rappellent tant de noms écrits dans nos annales et réveillent tant d'échos de gloires et de malheurs.

De ce lieu, on contemple le moutonnement des coteaux du Cher, sur lesquels s'étagent les silhouettes blanches de nombreuses villas, pendant qu'à travers la brume transparente se profilent les reflets lumineux de la croix des tours de la cathédrale Saint-Gatien, croix qui est le plus auguste de tous les étendards; puis la pesante coupole de la Basilique, servant de gigantesque piédestal à la statue de Saint-Martin, autour de laquelle d'antiques tours carrées servent encore de sentinelles d'honneur, tours qui ont abdiqué le nom sous l'invocation duquel elles étaient placées jadis, pour prendre les noms bien bourgeois de Tours de Charlemagne et de l'Horloge; le campanile de l'Hôtel de Ville lançant dans les airs sa flèche svelte et gracieuse, tout en projetant des rayons d'or sur les cimes verdoyantes des arbres centenaires qui lui font un mouvant rempart. Plus loin encore dans la trouée fugitive et endiguée, qui livre passage au fleuve de la Loire, se déroulant comme un ruban d'acier, le monument énigmatique de la Pile Cinq-Mars.

A nos pieds le soleil tombe languissamment sur la plaine féconde de la Ville-aux-Dames, petite bourgade qui doit son nom à un ancien monastère de femmes, dépendant de l'abbaye de Saint-Loup. Près la voie ferrée s'élève une petite chapelle à Notre-Dame-de-Prompts-Secours, rappelant une antique vierge vénérée jadis par des bergers, sous le nom irrévérencieux de « Notre-Dame des Crottes ». Quoiqu'il en soit; les âmes tristes y trouvent du soulagement, et les esprits fatigués un attrait à la componction. Le petit village de Rochecorbon même se déploie le long de la chaussée ensoleillée, que longe un tramway à vapeur.- •

Le temps passe vite en cette jolie vallée où la puissance divine a largement ouvert sa main. Que le soleil se lève ou qu'il éclaire le monde, qu'il soit à moitié de sa course ou à son déclin, l'aspect du paysage est toujours splendide. La nuit venue, les étoiles radieuses montrent le chemin des cieux. Celui qui veut réellement reposer son âme n'a qu'à laisser sa vue errer au delà des astres; là, seulement existe une paix immuable. Etudiant les rapports mystérieux qui unissent l'homme à Celui qui l'a créé, il pourra écouter la douce harmonie du langage que Dieu parle à son cœur. Il n'y a que les grandes scènes de la nature pour élever l'Âme jusqu'à l'immensité et l'Infini de Dieu.

SOUS L'ORME DE VERNOU



Les arbres remplissent un rôle dans, notre vie, tantôt historique, tantôt légendaire. On aime les vieux arbres feuillus, auxquels les habitants originaires d'un pays, donnent parfois un nom comme à de bons géants; nos ancêtres non évangélisés, leur rendaient un culte ainsi qu'à une divinité.

On conserve encore sur notre sol une coutume, vestige des superstitions gauloises, de demander des étrennes au jour de l'an avec l'antique formule: « au gui l'an neuf ». On sait que le gui est une plante parasite du chêne, qu'il est toujours vert et qu'il est pour nos pays un symbole de joie et d'immortalité.

Les arbres historiques-deviennent de plus en plus rares, quelques vétérans superbes aux proportions phénoménales et dont l'énorme tronc se profile sous le parasol gigantesque de leur feuillage ombreux, demeurent encore debout, victorieux des événements et des siècles. C'est le chêne de la Vierge en forêt de Château-la-Vallière; le chêne-pommier sous les .hautes futaies de Champ-Chevrier, où résonnent les bruyants hallalis annonçant que les bêtes fauves sont aux abois; les cèdres qui ornent de leurs longues chevelures de vert émeraude la terrasse de Rochecottes et la cour de l'ancien archevêché; le marronnier planté par François Ier au château de Loches, ainsi que quelques autres plusieurs fois séculaires dont les restes ont été oubliés par la hache du bûcheron. La longévité de nos arbres ne remonte pas au-delà du VIIe siècle, le vingt et unième canon du Concile de Nantes en 658, ayant enjoint aux évêques de faire abattre et brûler les arbres que le peuple révérait encore.

C'est à l'ombre de ces monuments de verdure que selon les vieilles traditions Saint Louis avait faim et soif de là justice. Là, qu'il inspira une crainte salutaire des châtiments temporels et spirituels encourus par ceux qui outrageaient la Divinité. De son temps, en effet, proférer un blasphème, comme faire un faux serment, inspiraient une horreur générale. Nous sommes loin de ces époques héroïques où l'on se signait au seul nom de Dieu. Les Rois et les grands personnages avaient une certaine façon de tenir des discours où le saint nom de Dieu se trouvait toujours mêlé.

A citer ce quatrain de Brantôme en ses nombreux écrits naïfs et piquants:

*Quand la Pâque—Dieu décéda (Louis XI)
Par le jour Dieu lui succéda (Charles VIII).
Le diable m'emporte s'en tint près (Louis XII).
Foi de gentilhomme vint après (François 1er).*

C'était encore à l'abri protecteur de l'ombrage des arbres que les coupables étaient livrés à la justice, et les innocents rendus à la liberté. Par ce moyen le mal était changé en bien et le faux en vrai. De là que s'est perpétué jusqu'à nos jours cette expression: a Clameur de Haro », cri de justice qui faisait suspendre tout acte commencé. A notre époque la justice humaine réprime, c'est fort bien, mais prévenir ou réparer ce serait mieux.

Jadis la prophétesse Debora ne jugeait-elle pas le peuple juif sous un palmier qui portait son nom. Sur la montagne d'Ephraïm, les enfants d'Israël montaient vers elle, pour faire juger leurs différends (Jug. IV, 4).

Il est à Vernou sur les rives riantes de la Loire un Orme, coq du village, dont la sève se dessèche et montre un tronc noirci par de longs sillons entr'ouverts. Un Corset de fer soutient sa lige noueuse, chaque cinquantaine détache une nouvelle branche préparant lentement sa décrépitude; les béquilles de fer qui servent d'appui à son front de verdure se courbant péniblement en voûte, n'empêcheront pas la nature de décomposer ce que l'homme a cherché à sauvegarder. On sait que Sully avait proposé au roi Henri IV d'obliger les particuliers à mettre des ormes le long des chemins pour les orner. C'est une tradition locale que cet orme a été planté par Sully, Baron de Rosny, ami et ministre de Henri IV, Seigneur de Béthune, qui fut créé Duc par son illustre maître, en souvenir de sa collaboration à l'édit de Nantes.



A l'ombre de cet orme, combien de mortels sont nés ?

Combien sont descendus dans la tombe ? Que de serments d'amours buissonnières, que d'échos du fracas de la guerre ou d'étincelles de Liberté?

Les habitants paraissent éprouver pour ce vieil arbre un sentiment tout particulier ; car, si sa longévité intéresse comme celle d'un être vivant, il évoque aussi un souvenir de réconciliation entre catholiques et protestants.

Les promeneurs vont au-delà de l'histoire chercher de la fantaisie dans les broderies des légendes. Aujourd'hui, que tout est prose en comparaison de la poésie du passé, un tramway à vapeur conduit de Tours à Vouvray, d'où l'on gagne à pied Vernou, mais la promenade est fort belle et l'on est dédommagé amplement de la fatigue.

Autrefois le territoire était couvert de bois et la forêt de Brimars s'étendait sur la Brenne. Au XVI^e siècle encore, les moyens de communication n'étaient pas faciles, témoin l'extrait d'une lettre d'Henri IV à son ministre. Le roi de France n'avait qu'une coche, or, quand Marie de Médicis s'en servait, Henri était obligé de rester au logis.

« *Je ne pourray, écrivait-il à Sully, aller vous trouver, ma femme ayant pris ma coche.* » Et quand à Sully, il n'allait au Louvre qu'en housse, c'est-à-dire à cheval. Il trottait après le roi.



Parler

de l'orme de Sully, c'est évoquer une des pages les plus vivifiantes de notre histoire nationale. Au courage et à la grandeur d'âme, le ministre habile entre tous, joignait autant de science et d'éloquence que le comportait le siècle où il vivait.

L'émigration des ouvriers agricoles vers les grandes villes, ne se faisait pas encore sentir d'une manière aussi douloureuse que de nos jours, aussi Sully il protégeait- l'agriculture, il aimait à répéter ces paroles : « *Labourage et pastourage, sont les deux mamelles dont la France est alimentée, les vraies mines et trésors du Pérou.* » Il s'endormit comme un ouvrier robuste, à la fin de sa tâche. A Nogent-le-Rotrou s'élève le tombeau de Sully, construit par Rachel de Coçhefilet sa veuve. De ce Ministre, qui eut la fortune de bien servir la France, et de laisser un nom respecté, la part qu'il a faite aux pauvres de sa fortune, est la seule qui soit arrivée à sa vraie destination.

Pour en revenir à l'arbre qui est l'objet de ce récit, cet orme de Vernou a remplacé un chêne qui au moyen prêtait son ombrage à certaines réjouissances publiques au lendemain des pompes religieuses de Pâques. Un vieux chroniqueur se plait à nous en raconter un de ces usages.

Dans les fêtes populaires du moyen âge, on remarque un mélange de gravité et de plaisanterie. Ces réjouissances mi- religieuses, mi- profanes ne pouvaient être innocentes que grâce à la naïveté de nos pères.

« *Chaque année, à cette époque, dit-il, autour de l'arbre s'assemblaient les femmes mariées depuis la Pâque précédente, puis M. le Curé, revêtu de son surpely, étole et bonnet carré, venait saluer la société. Les jeunes femmes exécutaient autour de lui, un branle ou danse en rond, en chantant une mélopée naïve comme*

«Attendez-moi sous l'orme »,

*chanson qui réveille un vieil usage remontant au temps même des patriarches.
« Ensuite, la dernière mariée de l'année, allait saluer le Pasteur du troupeau et lui donnait un baiser, puis M. le Curé, saluait les autres et donnait à son tour le baiser à celle des femmes qu'il voulait, et il était obligé de lui donner un denier argent. »*



Cette scène originale se terminait par un léger goûter auquel prenaient part le clergé, et la jeunesse du pays; Bourgeois et hommes de guerre, matrones-et gentes bachelettes revêtues de leurs plus beaux atours se confondaient dans une même gaieté. Il n'y a que le malheur qui rend soupçonneux et défiant.

Non loin de l'orme, près du portail de l'église, on voyait naguère une large pierre avec quelques degrés dite le *Perron*.

Cette pierre servait à monter à cheval et à descendre.

Au moyen âge, en effet, on mettait une semblable pierre servant de montoir, près des édifices publics, châteaux et maisons particulières.

Si les vieux nobles dissimulaient le culte orgueilleux de leur naissance, leurs femmes en faisaient aisément parade par vanité. C'était une coutume que les gens d'une certaine noblesse fissent usage d'une mule, alors que les femmes voyageaient dans des charrettes avec bonne paille fraîche, et que les chambrières suivaient à âne, accompagnées des gens de bagages marchant pédestrement.

Dans presque tous les villages on trouve un orme ou un bouquet d'arbres séculaires à côté du clocher. Les cimetières ont disparu, mais l'arbre a toujours demeuré.

L'orme est remplacé de nos jours par l'arbre de la Liberté qui accuse de nouvelles mœurs et de nouveaux usages.

Il est encore à Vernou une ruine qui présente un caractère antique connu sous le nom de « Palais de Pépin le Bref ». C'est un pan de mur en pierres régulières de petit appareil sans chaînes, de briques, mais unies par un ciment plus dur que les pierres elles-mêmes.

Les arcades en plein cintre ont leurs voussoirs formés de briques accolées, séparés par des claveaux. L'obscurité qui enveloppe parfois les premiers temps de notre histoire monumentale, n'est pas si impénétrable qu'on ne puisse la forcer, pourtant il est nécessaire de marcher prudemment, de recueillir avec soin les moindres renseignements, d'interpréter les textes sans jamais les prendre à la lettre, aussi que d'images historiques surgissent en face de ces pierres noircies par le temps.

Les uns ont voulu voir les restes d'un monument du maire du palais de Neustrie. Pépin le Bref, en effet, après sa conquête de l'Aquitaine sur Hunald, aurait établi en ce lieu une résidence à l'un de ses gouverneurs.

Suzerain de l'Aquitaine, Pépin le Bref acquit de plus un litre de reconnaissance de la part de la Chrétiené, en donnant la Pentapole italienne qu'il venait de conquérir sur les Lombards au Saint Siège, donation qui créa la puissance temporelle des Papes, et que Charlemagne, son fils, confirma, mais qu'une main sacrilège a osé ravir.

D'autres ont voulu voir les débris de la Basilique de Vernadum fondée par saint Perpet au Ve siècle. Ne faudrait-il pas y voir les ruines d'un château ayant appartenu aux Archevêques de Tours, qui étaient Barons de Vernou maison seigneuriale incendiée par les troupes d'Hugues d'Amboise à son retour de la croisade entreprise par Godefroy de Bouillon.

Extrait de Mémoires contemporains

Par Madame Georgette Ducrest

Les habitations troglodytes de Rochecorbon en 1856

.....Je vous rassure mon amie que j'ai la volonté de suivre vos conseils, mais ma maudite étourderie m'entraîne souvent. Continuez moi vos avis, et ne désespérez pas d'une correction qui, pour être lente, n'en sera peut-être que plus sûre. Je crains que vous ne vous découragiez, car il y a longtemps que je n'ai reçu de vos lettres. Ma mère, qui me voit inquiété, m'assure que vos occupations vous empêchent de m'écrire. Elle ne parvient pas à me tranquilliser; vous seule pouvez y réussir en me répétant que vous m'aimez et que vos nouvelles connaissances ne vous font pas oublier les anciennes. Nous

Aurons du moins sur les premières l'avantage de vous aimer comme jamais on ne vous aimera, puisqu'on ne vous connaîtra pas aussi bien que nous.

Après notre frugal repas, nous avons repris nos humbles montures et la route d'Amboise. J'ai remarqué plusieurs roches d'où s'échappaient les nuages épais d'une noire fumée. Surprise de cet incident, j'espérai presque que nous allions assister à la découverte de quelque éruption d'un volcan inconnu; mais l'un de nos compagnons de voyage m'ôta cette illusion et augmenta mon étonnement en m'apprenant que cette fumée venait du modeste foyer d'une pauvre famille s'étant creusé une habitation dans ces rocs. Je voulus m'assurer de la vérité de cette assertion, et tournant cet informe bloc de pierre, nous découvrîmes une porte mal jointe qui nous ouvrit un passage pour pénétrer dans une sorte d'antré éclairé par deux petites lucarnes; nous y vîmes une femme, jeune encore, entourée de six enfants bien gras et bien frais, assis par terre autour d'une vaste terrine contenant une bonne soupe aux choux qu'ils dévoraient en riant aux éclats; la mère les regardait d'un air satisfait. Je restai pétrifiée à ce spectacle; je n'imaginai pas que l'on pût vivre dans un pareil lieu, et surtout que l'on y pût rire ! Je voyais l'apparence du bonheur là où je ne comptais trouver que la misère et la tristesse.



Notre arrivée n'interrompit point les enfants; la jeune femme s'approcha de nous et nous offrit de nous asseoir sur les deux seules escabelles de bois composant une partie de son mobilier, dont l'énumération n'est pas longue à faire : une table , une grande armoire en noyer, un lit avec des rideaux de serge verte, un autre dans lequel couchaient cinq petites filles, et un berceau pour le dernier des marmots, est tout ce

que possédait cette famille. Je demandai si elle habitait depuis longtemps ce rocher. « Oui, ma belle demoiselle, me répondit la mère en débarbouillant à moitié un petit garçon qui, plus curieux que les autres, secouait de grosses boucles blondes pour dégager ses yeux et nous regarder, je sommes ici depuis mon mariage. Jacques est vigneron. Il travaille pour M. Clément de Riz; Mais nous possédons au-dessus de notre maison un peu de vigne à nous, un petit champ de pommes de terre, quelques autres légumes et des fruits : je file toute

l'année, ne pouvant quitter mes petits. Comme je suis fameuse fileuse, je ne manque pas d'ouvrage; avec de l'économie, une conscience nette, un bon mari et des enfants bien portants, je me trouve très-heureuse et ne changerais pas notre sort contre ceux de nos belles dames, qui s'ennuient comme tout.»

Quel contraste offraient ce que je voyais là et ce château duquel je sortais. Que de réflexions j'y fis sur la folie d'attacher le bonheur à mille inutilités dont des milliers d'êtres



savent si bien séparer sans être moins satisfaits de leur destinée! Cette bonne mère de famille me donnait une leçon dont je saurai profiter; et lorsque je regretterai quelque objet de luxe et que dans ma petite chambre de M***je me surprendrai à penser tristement aux choses qui me sont refusées par position de ma mère, je songerai vite au rocher de Bléré, et je me trouverai résignée .Que de richesses renferme notre habitation en les comparant à ce que possède madame Jacques M(1)

Nous retournons demain dans notre village. Ma mère voulait me mener jusqu'à Tours ; mais je me figure très bien ce qu'est une très belle ville, un superbe pont, etc., et je craindrais, en prolongeant notre voyage, de fatiguer ma mère, qui n'est pas bien en diligence; la dépense qu'elle ferait la gênerait d'ailleurs peut-être pour longtemps.

Je crois aussi que l'espoir de trouver de vos nouvelles à M*** est pour beaucoup dans le désir que j'éprouve de m'y

rendre. Adieu, mon amie : écrivez moi. Je vous répète toujours la même chose, c'est vous exprimer le plus cher de mes vœux.

ZOÉ.

(1) On voit sur la route de Tours une suite de rochers transformés ainsi en habitations. On leur a donné le nom de Rocheçorbon. Avant les chemins de fer, les voyageurs s'arrêtaient souvent pour visiter ces sortes de cavernes habitées, et laissaient quelques pièces de monnaie aux paysans